

Nouvel ordre, rébellions, nationalismes

L'ardente obligation de préserver le futur

Le mode de développement du Nord étendu à l'ensemble de la planète tuerait la Terre.

Et si l'unification du monde par le marché - stade suprême de l'utopie néolibérale - allait, avec l'écologie globale ¹, trouver sa pierre d'achoppement ? Et si le capitalisme, que ses thuriféraires avaient cru définitivement triomphant, n'était pas déjà remis en cause par la perception grandissante de l'insoluble contradiction entre sa logique de l'infini, du "toujours plus" (de croissance, de bénéfices, d'indices boursiers, etc.), et ce qu'Albert Jacquard appelle la "finitude" ² de cette Terre où nous sommes, comme il le dit, "assignés à résidence" ?

Il est désormais visible que deux mondialisations antagonistes se développent aujourd'hui simultanément sans encore se heurter, sauf dans les cas - qui seront de plus en plus fréquents - où une troisième, celle de la prise de conscience des deux précédentes, provoque le court-circuit.

Que la planète constitue déjà un "village global" pour tous les acteurs du capitalisme licite - financiers, boursiers, chefs des grandes entreprises, etc. - mais aussi pour ceux du capitalisme illicite - trafiquants de drogue, d'armes, d'oeuvres d'art volées, d'enfants à adopter, de greffes d'organes vivants, etc. - est déjà bien établi. Mais, à cent mille lieues de ces flux marchands, une autre mondialisation, conséquence de la première, est à l'oeuvre : celle des risques.

Il n'y a plus d'"ailleurs", plus d'oasis sur Terre où l'on puisse espérer échapper aux conséquences de l'effet de serre, du stockage des déchets radioactifs, des atteintes à la couche d'ozone, de la dégradation des sols, d'une démographie galopante génératrice de famines, de vagues migratoires et d'urbanisation forcenée. Sans parler de la disparition accélérée des espèces végétales et animales, qui réduit le stock de diversité biologique dont l'humanité pourrait un jour avoir besoin, et de l'épuisement programmé des ressources non renouvelables.

Un "capitalisme vert" ?

S'efforçant de tenir les deux bouts de la chaîne, d'appréhender simultanément les deux mondialisations et leurs liens de causalité, une méthode de pensée globalisante fait peu à peu son chemin qui, refusant les cloisonnements, met l'accent sur ce que le Club de Rome, dès les années 70,

¹ Pour la distinction entre l'écologie globale (ou politique) et l'environnement (qui en constitue seulement une partie), voir les nombreux articles publiés par le Monde diplomatique, et notamment ceux réunis dans *Manière de voir* no 8, "La planète mise à sac", mai 1990.

² Albert Jacquard, *Voici le temps du monde fini*, Le Seuil, Paris, 1991. (Voir "Il n'y a plus d'ailleurs sur la planète...", le Monde diplomatique, août 1991.)

a considéré comme une problématique mondiale. L'un de ses fondateurs, Alexander King, rappelle que,

"quand on s'interrogeait, voici quelques années, sur la possibilité d'accroître la production alimentaire pour faire face à l'explosion démographique mondiale, les experts ont affirmé qu'il était techniquement possible de produire assez d'aliments pour nourrir vingt milliards d'hommes. Encore fallait-il disposer, entre autres choses, d'engrais et d'eau en quantité suffisante. Interrogés sur ce point, les experts répondirent que ce n'était pas leur affaire, mais qu'en tout état de cause on pourrait toujours dessaler l'eau des lagunes et des océans. On leur fit valoir qu'une telle opération serait extrêmement coûteuse en énergie, mais une fois encore les experts éludèrent la question ³". Car les experts sont toujours sectoriels...

Penser mondial, au contraire, c'est immédiatement récuser le caractère reproductible, à l'échelle de la Terre, du mode de développement du Nord où, par exemple, un citoyen des Etats-Unis consomme actuellement cent fois plus d'énergie qu'un paysan d'Afrique. C'est aussi, pour raisonner en termes de sécurité, mesurer que la simple existence d'un milliard - et bientôt davantage - d'êtres humains affamés, et donc désespérés, ne sera pas sans incidence sur la tranquillité physique et psychologique des plus nantis. Et il ne sera pas possible de mettre en place des Etats-bunkers ou des Etats-miradors, à l'image de ces enclaves de bien-être dans des océans de misère que sont certains quartiers, lotissements ou immeubles résidentiels, protégés de manière quasi militaire dans des villes comme Lima ou Rio-de-Janeiro, et dont l'expérience prouve qu'ils n'échappent pas pour autant aux vols - voire aux crimes, - souvent commis par leurs propres forces de sécurité...

Le capitalisme - par essence proliférant - peut-il tourner indéfiniment en rond dans les limites de l'humanité solvable, la seule dont les "grandes signatures" de l'économie nous entretenent, jour après jour, sur les ondes et dans la presse spécialisée où il n'est question que d'indices Dow Jones, Nikkei et CAC 40, et pratiquement jamais de taux de mortalité infantile en Afrique ou d'hypertrophie des villes d'Amérique latine ?

Le pari du marché, c'est l'extrapolation sans limites de la seule rationalité économique. Que se passe-t-il si sont mis en avant d'autres critères, ceux de la survie à long terme de l'espèce, ou tout simplement de la sécurité presque immédiate du monde développé par un redéploiement des ressources (disponibles ou à créer en direction des plus démunis) ? Le capitalisme réellement existant peut-il "absorber" durablement la subordination à une rationalité qu'André Gorz appelle "éco-sociale" ?, et qui, pour lui,

"est incompatible avec les processus de la maximisation du rendement et du profit. Elle est également incompatible avec une économie de marché qui contraint les entreprises concurrentes à renouveler et différencier continuellement leur offre, à créer continuellement de nouveaux désirs ⁴".

Alors que l'étendue du gaspillage au Nord devrait inciter à l'auto-limitation des besoins !

A défaut de "dépassement" du capitalisme par la prise en compte d'une logique de libre épanouissement (perspective que Gorz n'écarte pas), le tournant n'a-t-il pas déjà été pris, en

³ Alexander King, "La voie holistique vers une société globale", *Revue internationale des sciences sociales*, n° 131, février 1992, UNESCO, Paris.

⁴ André Gorz, *Capitalisme, socialisme, écologie*, Galilée, Paris, 1991.

Occident, avec le développement du "capitalisme vert" ? Evidemment, ce nouveau "créneau" commence à être sérieusement investi : aliments "bio", emballages recyclables, récupération du verre, des matières plastiques et du papier, traitement "propre" des ordures ménagères, etc. Les publications spécialisées apparaissent, telle cette lettre *Marketing vert* qui propose d'intégrer "la dimension environnement dans la stratégie marketing" ; des "labels verts" sont décernés ; des "délégués verts" sont nommés auprès des PDG...

Dans leur livre *la Vie en vert*⁵, Chantal et Alain Mamou-Mani évaluent, pour l'an 2000, à 520 milliards de francs le marché européen des dépenses de l'environnement. Car, disent-ils,

"l'éco-business arrive. Des produits intégrant la gestion de leur propre recyclage - les éco-produits, - des spécialistes fournissant les outils et les éco-bilans nécessaires pour cette mutation - les éco-conseillers, - et des financements pour les investissements nécessaires dans ce secteur - les éco-fonds - aideront la gestion écologique des entreprises".

A nouveau, le Plan

Qui ne s'en réjouira, si une telle mutation aboutit à opérer un moindre prélèvement sur la nature et à lui imposer une moindre charge, à "consommer mieux" ? Mais qui pourra penser que l'éco-business constitue la solution au défi de l'écologie globale qui, pour une large part, ne relève justement pas du business ?

Le "capitalisme vert" n'est qu'une forme abâtardie d'une véritable modernisation écologique dont, sauf à être aveugle aux défis du Sud, la visée doit être, pour reprendre la terminologie d'André Gorz, "le rétrécissement de la sphère régie par la rationalité économique".

Il n'empêche. Après plus d'une décennie où l'idéologie dominante de l'Occident a exalté, comme jamais auparavant, le profit, la compétitivité, la guerre économique comme principes d'organisation de l'ensemble de la sphère sociale, d'autres critères commencent à surgir. Les micro-luttes "vertes", parfois couronnées de succès - contre un barrage, une autoroute, une décharge publique, etc., - en sont de premiers indices. De premiers grains de sable dans une mécanique jusque-là bien huilée.

C'est ce que reconnaît le document de préparation du XIe Plan (1993-1997), publié en mars dernier par le Commissariat général du plan :

"La protection de l'environnement ne peut plus être traitée aujourd'hui par des interdictions et des mesures correctives, face à des déséquilibres croissants à caractère planétaire (effet de serre, problème Nord/Sud, congestion urbaine). La protection de l'environnement orientera de plus en plus les modes de vie, les processus de production comme les modalités de croissance."

Autant de formulations nouvelles dans un texte officiel, mais tellement timides face aux enjeux pour lesquels, on l'espère, la conférence de Rio servira au moins de caisse de résonance.

► voir le dossier **"Rio, sommet de la vérité"**.

⁵ Chantal et Alain Mamou-Mani, *la Vie en vert. Le Mariage de l'économie et de l'écologie*, Payot, Paris, 1992, 178 pages, 95 F.

Faudra-t-il attendre sa XIIe édition pour que, précisément, le Plan, regagnant enfin du terrain sur le marché, devienne l'"ardente obligation" de préserver l'avenir ?

Bernard Cassen

Dossier Nouvel ordre, rébellions, nationalismes

- **Un monde à reconstruire**, Ignacio Ramonet - Le rythme précipité ainsi que la profondeur des récentes transformations politiques frappent, saisissent, stupéfient. Annoncent-elles une ère de grandes turbulences ? Beaucoup le craignent, qui constatent à quel (...)
- **Un monde à reconstruire**, I. R. - Fabuleux paradoxe : à l'heure où s'ouvre, avec une formidable foi en l'avenir, l'Exposition universelle de Séville, une sorte de sinistrose mondiale se propage dans un climat de grogne générale et de (...)
- **Nouveau prêt-à-porter idéologique**, Armand Mattelart - Entre les logiques de marché et la raison d'Etat, un nécessaire impératif : penser le monde. Le mot "globalisation", transposition littérale du terme anglo-saxon, est à la mode. Depuis la fin des années 60, le "(...)
- **Un formidable concassage incapable d'organiser l'avenir**, Jacques Decornoy - En état d'hypnose, placé sous perfusion idéologique, entendant des voix, visité par des visions, notre monde va de découverte en découverte. Les Christophe Colomb de l'époque, à la barre de leurs Santa-Maria, (...)
- **La grande métamorphose urbaine**, Thierry Paquot - Confronté pour la première fois de son histoire à la dissociation entre l'espace et le temps, le citoyen doit aussi devenir citoyen. En l'an 2000, un Terrien sur deux sera un citoyen. Pour la première fois de (...)
- **Triomphale, fragile démocratie**, Christian de Brie - Vers la mondialisation d'un pouvoir politique libéré de contrôle des citoyens ? Marche triomphale : c'est d'abord dans le sud de l'Europe, au milieu des années 70, que s'effondrent les dictatures. Portugal, Grèce, (...)
- **Crise du sens et tentation autoritaire**, Alain Bihl - Réaffirmer l'utopie d'une humanité réconciliée avec la nature et avec elle-même. Le sentiment d'insécurité, la dénonciation de la décadence générale, la xénophobie virant au racisme constituent les éléments les plus (...)
- **L'Occident saisi par la violence des replis identitaires**, Georges Corm - Combien de Liban et combien de Yougoslavie faudra-t-il encore pour que la culture démocratique de cette fin de siècle retrouve enfin l'esprit des Lumières ? A l'époque des affrontements idéologiques de type (...)
- **De l'islam et de la modernité**, Alain Gresh - Ce que les islamistes rejettent ce n'est pas la modernisation mais son ersatz imposé par le monde occidental. "L'Islam c'est l'union indiscernable du spirituel et du temporel, c'est le règne du dogme, c'est la (...)